

Une saveur de passion (Con Aqua para Chocolate)

Martin Delisle

Number 165, July–August 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59522ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Delisle, M. (1993). Review of [Une saveur de passion (Con Aqua para Chocolate)]. *Séquences*, (165), 46–47.

titre **Last Action Hero?** Hum. Fascinante contradiction.

André Caron

THE LAST ACTION HERO (Le Dernier des Héros) — Réal.: John McTiernan — Scén.: Shane Black, David Arnott, d'après une histoire de Zak Penn et Adam Leff — Phot.: Dean Semler — Mont.: John Wright — Mus.: Michael Kamen — Son: Lee Orloff — Déc.: Eugenio Zanetti — Cost.: Gloria Greshan — Int.: Arnold Schwarzenegger (Jack Slater), Austin O'Brien (Danny Madigan), Charles Dance (Benedict), Anthony Quinn (Tony Vivaldi), F. Murray Abraham (John Practice), Art Carney (Frank), Mercedes Ruehl (Mme Madigan), Frank McRae (Dekker), Bridgette Wilson (Whitney/Meredith), Tom Noonan (Ripper), Robert Prosky (Nick), Ian McKellen (la Mort) — Prod.: Steve Roth, John McTiernan — États-Unis — 1993 — 122 minutes — Dist.: Columbia.

Une saveur de passion

Caillies à la sauce de pétales de roses: Ingrédients: 12 roses, rouges de préférence, 12 châtaignes, 2 cuil. à thé de beurre, 2 gouttes d'eau de rose, 2 cuil. à table de miel, 2 gousses d'ail, 6 caillies.

La méthode de cuisson? Il faudra voir ce charmant film mexicain pour la découvrir et constater en même temps son effet aphrodisiaque sur ceux qui le dégustent! Cela en vaut la peine, car **Like Water for Chocolate** nous révèle la cuisine sous la forme la plus magique et la plus sensuelle qui soit.

Tita, la maîtresse d'oeuvre des plats décrits dans ce film, est terrifiée dès son jeune âge par sa mère. Elle se réfugie donc dans l'atmosphère chaleureuse de la cuisine où règne la vieille et bonne Nacha. Tita acquiert ainsi une rare expérience d'artiste culinaire et sa relation avec les aliments tient de la magie. Forcée par une mère tyrannique à ne jamais se marier, afin qu'elle s'occupe d'elle, et frustrée dans l'amour qu'elle ressent pour Pedro, un jeune et riche propriétaire de ranch, cette jeune femme révèle ses états d'âme et règle même ses comptes par les plats qu'elle prépare.

Like Water for Chocolate a d'abord paru sous forme de roman, le

premier de Laura Esquivel; à la suite d'un énorme succès à l'échelle internationale, son auteur l'a adapté pour le cinéma. Résultat: ce film réalisé et produit par son mari, Alfonso Arau, s'est valu une dizaine de prix dont celui du public au Festival of Festivals de Toronto, l'an dernier, et il a été le candidat mexicain à l'Oscar du Meilleur film en langue étrangère. Cette oeuvre nous plonge dans ce qu'Alejo Carpentier, un romancier et musicologue cubain, a défini comme le «merveilleux réel», c'est-à-dire un mélange de réalisme et de symbolisme provenant en droite ligne de l'héritage des Noirs ou des Amérindiens mêlé au cours des siècles à la culture européenne. Ce style d'écriture se retrouve sous une forme ou une autre chez Gabriel García Márquez (Mexique), Mario Vargas Llosa (Pérou) et Jorge Luis Borges (Argentine), pour ne citer qu'eux.

Avec en toile de fond la révolution



Lumi Cavazos

mexicaine, cette histoire se concentre essentiellement sur un univers féminin. On entre dans l'ancre traditionnelle de la femme latino-américaine, composé de la chambre à coucher et de la cuisine. De plus, la sorcellerie occupe une bonne place, mais pas de façon rebutante ou exagérée, plutôt intimiste, comme si elle faisait partie intégrante de la vie de ces femmes à qui on a légué des secrets, des formules, de génération en génération. Cela se retrouve dans les

plats de Tita; un gâteau de noces est trop salé parce qu'il a été arrosé de ses pleurs à la préparation, ou un plat est aigre-doux, car elle se sent hésitante quant à une décision qu'elle doit prendre.

Le ton reste néanmoins léger; une grande place est donnée à l'humour et le réalisateur se moque même de certaines superstitions naïves ou de certains des agissements de Tita.

Arau a dirigé ce film avec finesse; il dessine à petits traits et ne cherche pas à épater. Il utilise beaucoup le gros plan pour faire ressortir la beauté et la sensualité, que ce soit celles d'un plat ou celles du visage de Tita. Les plans larges servent essentiellement aux paysages, toujours à contre-jour, filmés au coucher du soleil. D'ailleurs, tout le film est empreint de teintes chaudes, rougeâtres ou orangées, en extérieur comme en intérieur.

Lumi Cavazos campe une belle Tita, pleine de vie, fragile, amoureuse, mais à la fois forte et déterminée. Le personnage de la mère tombe malheureusement parfois dans la caricature, tellement sa cruauté est appuyée, mais cela est compensé par de très forts moments où Regina Torne est d'une rare justesse. Enfin, Marco Leonardi aurait gagné à être moins raide et plus vivant: on a de la difficulté à croire en son sentiment amoureux, tellement il apparaît froid et distant.

Quel plaisir de redécouvrir ainsi le cinéma mexicain, si peu souvent sur nos écrans de nos jours! On ne peut sortir indifférent de **Like Water for Chocolate**; ses créateurs y ont mis trop de beaux ingrédients. On se laisse emporter d'une émotion à l'autre au point d'oublier les légers défauts. Au fond, ce film ressemble à un bon repas: la digestion se fait bien, il laisse un bon souvenir et on se dit qu'on en reprendrait bien encore!

Martin Delisle

UNE SAVEUR DE PASSION (Con Aqua para Chocolate) — Réal.: Alfonso Arau — Scén.:

Laura Esquivel — **Phot.**: Emmanuel Lubezki, Steve Bernstein — **Mont.**: Carlos Bolado, Francisco Chiu — **Mus.**: Leo Brower — **Son.**: Juan Carlos Prieto — **Déc.**: Denise Pizzini, Marco Antonio Arteaga, Leo Brown — **Int.**: Lumi Cavazos (Tita), Marco Leonardi (Pedro), Regina Torne (Mère Elena), Mario Ivan Martínez (Brown) — **Prod.**: Alfonso Arau — Mexique — 1992 — 105 minutes — **Dist.**: C/FP.

Dragon : The Bruce Lee Story

Ce n'est pas la première fois que la vie de Bruce Lee est portée à l'écran. Peu après sa mort, survenue le 20 juillet 1973 trois semaines avant la sortie de son dernier film, **Opération Dragon**, une demi-douzaine d'adaptations cinématographiques ont vu le jour, la plupart produites des usines à films de Hong Kong. Je me souviens d'une en particulier : **Bruce Lee, sa vie, ses amours, sa mort**, un vulgaire prétexte à des scènes de combats routiniers. Et je ne compte pas les dizaines de films de kung fu qui utilisent impunément son nom dans des titres du genre **La Vengeance de Bruce Lee** ou **Les Neuf Vies de Bruce Lee**. Le phénomène se poursuit même aujourd'hui, des acteurs chinois allant jusqu'à reprendre son nom autographié différemment, comme «Bruce Li». Avec le temps, la chance de voir une biographie respectueuse sur le légendaire acteur sino-américain semblait bien mince.

Dans ce contexte, **Dragon : The Bruce Lee Story** s'avère une agréable surprise et une étonnante réussite. La présence au générique de la veuve de Bruce Lee, Linda, dont le livre autobiographique a servi de base au scénario, explique sans doute, du moins en partie, le succès de cette hagiographie. En effet, le film parcourt assez fidèlement les grands moments de sa vie et possède une énergie caractéristique des films qui l'ont rendu célèbre. **Dragon** nous permet également de comprendre sa philosophie du combat, reprenant des concepts véritablement enseignés par le maître, comme sa métaphore préférée sur l'adaptabilité de l'eau.

Mise à part cette authenticité biographique, la véritable originalité du film provient de son traitement légendaire et mythique. **Dragon** aborde de front la légende qui entoure Bruce Lee, né en 1940 à San Francisco dans l'année et à l'heure du dragon, selon le calendrier chinois. Outre son premier nom chinois, Lee Jun Fan (qui signifie *retour à San Francisco*, nom plus tard changé en Lee Yuen Kam), il portait aussi le sobriquet Lee Siu Loong (*Le petit dragon*). Deux de ses films les plus célèbres s'intitulent **Opération Dragon** et **La Fureur du Dragon**. Sa carrière, comme sa vie, fut ancrée dans la légende et le folklore chinois. Cela justifie déjà amplement le titre du présent film.

L'autre partie du titre est **The Bruce Lee Story**. On va donc nous raconter

John Cheung et
Jason Scott Lee



une histoire : il s'agit d'une fiction, pas d'un documentaire sur la vie de l'acteur. Les scénaristes insèrent dans le récit une malédiction ancestrale qui affecte les mâles de la famille Lee, ce qui plonge le film dans le fantastique et procure à l'ensemble une cohérence dramatique. Cette malédiction, où un démon personnifié par un guerrier médiéval vient défier Bruce Lee à des moments cruciaux de sa vie, rejoint les superstitions chinoises qui, c'est connu, s'inspirent toujours un peu de la réalité : les peurs intérieures inavouées risquent de détruire l'homme si celui-ci ne les confronte pas et ne les assume pas. En ce sens, le film est très fidèle à la culture chinoise.

Afin de façonner un personnage de légende, on ne retient de la vie de

Bruce Lee que les événements ou les faits qui font avancer le récit. Ainsi, on ne parle ni de sa mère, ni de son frère Robert ou de sa soeur Phoebe; seule importe dans la création d'un héros mythique la présence du père, qui prévient son fils de la malédiction pesant sur eux et précipite son voyage vers les États-Unis. De même, le défi que lui lance la communauté chinoise de Los Angeles, un incident banal dans la vraie vie, sert ici de prétexte à un combat spectaculaire qui lui cause une grave blessure au dos, le clouant au lit pendant six mois. Bien que cette blessure soit un accident stupide que Lee s'était lui-même infligé vers 1970, dans le film, elle se produit beaucoup plus tôt (vers 1964) et sert de tremplin à l'écriture de son livre pour déterminer le déroulement de futurs affrontements. Les auteurs du film ont fait preuve d'une superbe cohérence narrative qui rend l'ensemble très divertissant, voire captivant.

En procédant de cette façon, le réalisateur évite également de montrer le vrai Bruce Lee ou d'introduire des extraits de ses films, ce qui laisse le champ libre à Jason Scott Lee (aucun lien de parenté avec Bruce), choisi plus pour ses talents de comédien (il est excellent) que pour sa ressemblance physique. Le réalisateur réussit même à intégrer astucieusement les différents styles que Bruce Lee utilisait dans ses films. Chaque combat reproduit l'ambiance et l'énergie d'un match dans un de ses films. Ainsi, le duel avec le champion chinois reprend l'atmosphère du combat de Lee avec Chuck Norris dans **La Fureur du Dragon**, tandis que le match revanche se déroule dans l'esprit de l'affrontement entre Lee et Bob Wall dans **Opération Dragon**. Il s'agit là d'une approche très originale, très satisfaisante aussi pour les admirateurs de Bruce Lee.

Mine de rien, **Dragon** en profite pour parler du racisme des Américains envers les Chinois, qui a fortement touché Bruce Lee. Ce racisme est exprimé principalement à travers la mère de Linda, une WASP (White